

Impossible de détailler toutes les exécutions sommaires, toutes les agressions. Il y en a eu aussi à Somme-Leuze, Barvaux, à Lignièrès, à Bertogne, à Hargimont, Hollogne, à Samrée... Sur cette photo, André Van Overschelde (en arrière-plan), coordinateur du Cercle historique de la commune de Somme-Leuze, nous montre l'endroit où quatre innocents parmi les otages de Briscol ont été exécutés. Le monument se trouve sur le terrain agricole d'André Leboutte (en t-shirt), à Heure-en-Famenne.



LA DERNIÈRE VICTIME

«**L**s en ont fait, vous savez!» A 101 ans, cette jolie femme n'a pas la mémoire qui flanche. Elle s'appelle Marie Collas et elle est certainement la dernière victime encore en vie des atrocités commises par les Allemands lors de l'invasion de la Belgique en août 1914. Le 20 août, vers midi, le 106^e régiment d'infanterie de Leipzig répand la terreur dans le hameau de Briscol, près d'Erezée (province de Luxembourg). Le père de Marie est pris en otage et ce n'est qu'au hasard d'un tirage au sort organisé par les Allemands qu'il échappe à la mort. Sa maman est gravement blessée par balle alors qu'elle tient un bébé contre elle pour le protéger. C'est Marie. Elle a 1 an. Elle est elle-même blessée au pied par un éclat de projectile. Une éraflure oubliée depuis longtemps. La blessure morale est plus importante. Au terme d'une marche de la mort pendant laquelle les hommes sont liés entre eux comme on n'attacherait pas des bêtes, Nicolas, son oncle, est exécuté à Heure-en-Famenne avec trois autres otages. Aujourd'hui plus que centenaire, Marie n'a rien oublié des témoignages qui lui ont été rapportés par sa tante. Elle raconte tous les détails. Elle décrit la corde qui emprisonnait les otages, la peur, les atrocités, les innocents assassinés comme cet aliéné tué par plus fou que lui. Elle donne des noms de victimes. Par moment, elle se lève. Ses yeux qui voient mal tra-

hissent des émotions intactes.

Et ses mots recourent très largement ceux de Joseph Cuvelier, l'archiviste général du Royaume qui a fait le récit de la tragédie de Briscol en 1921 : « Tandis que les habitants se multiplient pour satisfaire aux exigences des soldats, un coup de feu retentit. C'est le signal convenu. Au milieu des hurlements des chefs, les soldats déchargent leurs fusils dans toutes les directions, visant particulièrement les habitants épouvantés qui prennent la fuite. Des femmes et des enfants sont blessés. Puis le feu est mis au village qui ne forme bientôt plus qu'un immense brasier. M^{me} Orban et ses petits-enfants parviennent à s'échapper de la fournaise et à se soustraire aux balles qui les poursuivent ; mais les autres membres de la famille, Hubert et Nestor Orban, ainsi que leur ami Alexandre Mawet, périssent misérablement dans les flammes. Plus loin, Clémentine Ponsard est carbonisée dans son grenier. Le greffier de la justice de paix d'Erezée, M. Jules Lambert, qui était allé porter de la nourriture à son frère dans les champs, est abattu sur la route, dévalisé et jeté – peut-être vivant – dans une maison en feu. Le vieil Arthur Mawet, un pauvre paralytique, incapable d'exécuter l'ordre de lever les bras qui lui est lancé par des brutes, est tué à bout portant d'un coup de feu dans la bouche, sur le seuil de sa porte. Seize autres habitants sont arrêtés, ligotés

comme les pires malfaiteurs, entraînés à Soy puis à Heure et torturés vingt-quatre heures durant. Ensuite on en prend quatre dans le nombre, Libert Godart, Léon Devahive, Nicolas Collas et Léon Evrard, on les attache à des pieux et on les fusille. Les survivants, véritables loques humaines, sont enfin renvoyés aux débris calcinés de leurs maisons. La justice du colonel comte von Mandelsch est accomplie. »⁽¹⁾

Dans la ferme de Briscol où Marie Collas vit toujours, le souvenir de ces heures terribles plane encore. Mais il n'a pas empêché la vie, le travail, le courage. Surtout, l'horreur n'a pas tué le cœur. Cette femme au sourire encore jeune et à la vigueur étonnante a élevé six enfants. Et même un septième, pendant un peu plus de deux ans. Une petite fille juive cachée dans sa ferme pendant la Seconde Guerre mondiale. Parfois, c'est le bien qui l'emporte... Marie nous prend les mains. Elle les serre dans les siennes. Chaudes, chaleureuses, bienveillantes tel son regard. Elle nous explique qu'il serait tellement stupide de nourrir des haines actuelles en se servant des horreurs du passé. Ce qui n'est pas contradictoire avec le devoir de mémoire : « Il ne faut pas oublier ce qui a été fait. Jamais ! Mais les Allemands d'aujourd'hui ne sont pas responsables des crimes commis par leurs arrière-grands-pères ! » ■

⁽¹⁾ Joseph Cuvelier, « La Belgique et la guerre – Tome 2 : L'invasion allemande », Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921.



Marie Collas était âgée de 101 ans lors de notre rencontre à Briscol, le 2 mai 2014, et l'article ci-contre a été publié dans Paris Match le 31 juillet. Malheureusement, cette femme extraordinaire a quitté ce monde le 4 août. Quelques jours plus tard, le 21 août, Yad Vashem lui a octroyé à titre posthume, ainsi qu'à son mari Thomas, une reconnaissance en tant que « Juste parmi les nations » pour avoir sauvé un enfant juive pendant la Seconde Guerre mondiale.